

LA
FONTAINE SAINT-FRÉMIS
A MARCHAIS-EN-BRIE

Au sud du groupement des vingt-cinq maisons qui avoisinent l'église de Marchais-en-Brie se trouve une fontaine dite de Saint-Frémis.

Quelle est cette fontaine ?

Quel est ce saint ?

De quelle importance est le culte de la fontaine Saint-Frémis pour l'histoire de la localité et pour la Brie ?

I

La Fontaine Saint-Frémis est située à droite de la route de La Celle et à gauche de l'ancien chemin de Pomesson, sur un terrain communal qui communique du levant à la route et du couchant au chemin. Plus bas, on discerne, au milieu d'un pré verdoyant, la cuvette et les traces d'une mare desséchée assez spacieuse que cette fontaine alimentait autrefois.

Dans le voisinage au dessous, on a récemment extrait les pierres des fondations de maisons détruites pendant la bataille du 11 février 1814 et qui n'ont pas été rétablies.

La fontaine, d'un débit assez faible, entretient un abreuvoir qui déverse son eau claire dans un lavoir bien cimenté pour lequel un abri commode a été construit en 1892.

La source elle-même se trouve encastrée dans une niche en pierres jointoyées au fond de laquelle on aperçoit l'ouverture d'un ancien conduit prolongé dans le sol à cinq mètres au moins au-dessus.

La nappe liquide d'où provient cette source se rencontre au fond des puits du plateau de Marchais-en-Brie. Il est possible qu'il s'y adjoigne une filtration des mares stagnantes qui se trouvent dans le village, abreuvoirs dont plusieurs ne tarissent jamais.

L'eau du lavoir se perd dans le calcaire et le sable à cent mètres de là. Le cours a dû être plus abondant avant le déboisement du plateau supérieur.

Dans un horizon de douze kilomètres en étendue, l'œil, de ce point, embrasse d'un côté la montagne « merveilleuse — *Mons mirabilis* » qu'est Montmirail, et de l'autre la vallée du Petit Morin jusqu'à Montdauphin, suivant les bordures des terroirs de Courbeteaux, de Mécringes et de Rieux, de Vendières et de La Celle, etc.

Les collines plus élevées de la vallée du Grand Morin sur lesquelles le regard se heurte derrière une première rangée sinieuse, offrent une perspective ravissante.

Cette croupe de Marchais-en-Brie formait bien autrefois la *Marche* — *Marca, Marchice* — la démarcation fortifiée avec sa ceinture de châteaux-forts, depuis La Noue jusqu'au ravin des deux Courmonts, en s'appuyant sur les Marais, Villefontaine et Pomesson, falaise contre laquelle depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, sont venus battre tous les flots des invasions et qu'ont notée tous les voyageurs qui ont traversé la Brie.

La fontaine Saint-Frémis était de temps immémorial l'objet d'une confiance qui a persisté malgré l'indifférence religieuse, la négligence et l'oubli de son histoire. On y vient encore puiser d'assez loin pour obtenir la guérison des maux

d'yeux, des paralysies, des frémissements dans les membres et les nerfs, des crampes, des fourmillements du sang, des maladies de la peau, etc.

On s'autorise pour ce recours du nom de Saint Frémis — ou Fourmis, suivant quelques personnes.

II

D'où vient ce nom de Saint Frémis ?

Il est facile de deviner qu'il doit y avoir là une adaptation populaire du nom et des infirmités dont on recherche la guérison. S'il n'y avait que la fontaine, on pourrait n'y attacher qu'un intérêt archéologique assez stérile, mais nous retrouvons ce nom dans l'église de Marchais-en-Brie. La chapelle du transept sud qui est, comme le sanctuaire, un bel échantillon du plus pur style de transition, s'appelait primitivement « chapelle de saint Frémis. » Jusqu'en 1874, on y voyait une vieille statue d'évêque représentant ce saint. Il y a donc à Marchais un second patron ; l'autel principal était dédié à Saint Martin, patron de l'église et aussi du lieu, comme l'atteste une fontaine Saint-Martin, sise au coin du nouveau cimetière. La chapelle sud où l'on voit aujourd'hui une statue de saint Martin sur un autel en bois sans cachet ni style, est appelée dans les actes anciens de sépulture, chapelle de la Charité ; plus récemment, c'était la chapelle des Garçons, mais elle était connue anciennement, sous le vocable de chapelle Saint-Frémis. Il n'en reste plus qu'un souvenir vague dans la mémoire de quelques vieillards. Au procès-verbal des Paroisses du Diocèse de Soissons en 1805, il est porté expressément qu'il n'existe à Marchais-en-Brie aucun pèlerinage particulier.

En effet, nul écrit imprimé ou autre à notre connaissance concernant l'église ou le village ne fait mention du nom de

ce saint. Cependant, de cette appellation persistante, on est en droit de conclure qu'il existait à Marchais un pèlerinage oublié déjà au temps de la Révolution et du dernier Prieur, mort en 1807, un pèlerinage en l'honneur de saint Frémis.

Ce même nom donné à une fontaine, indique qu'il s'est passé quelque chose en cet endroit. Ce n'est plus qu'un vestige, mais vestige intéressant à la fois pour l'historien et pour l'âme religieuse.



La grande collection des Vies de Saints, connue sous le nom des Bollandistes, ne mentionne pas ce nom, mais on le trouve à la Table des Petits Bollandistes de Mgr Guérin.

Saint Frémis n'est autre que le nom francisé ou défiguré de Saint Firmin, premier évêque d'Amiens, martyr, vers la moitié du 11^e siècle de l'ère chrétienne. Cette déformation s'est opérée par la transposition de l'r et par le retranchement de la dernière consonne de son nom de Firminus.

Il a pu se produire dans le langage du peuple une confusion étymologique avec les maladies pour lesquelles on l'invoquait et que caractérise en général un frémissement.

Ce nom vulgaire aurait pu être donné au baptême, cependant nous ne l'avons pas rencontré dans la Brie, ce qui indique un oubli de longue date au sujet du pèlerinage.

Avec le nom de saint Firmin nous touchons à un point de l'histoire des Gaules qui a été fouillé et étudié à fond dans deux ouvrages très savants :

1^o Histoire de saint Firmin, martyr, premier évêque d'Amiens, patron de la Navarre et des diocèses d'Amiens et de Pampelune, par Charles Salmon, de la Société des antiquaires de Picardie. Arras, 1861, in-8^o. Ouvrage couronné par l'Institut.

2^o Hagiographie du diocèse d'Amiens, par l'abbé J. Corblet, Paris, J.-B. Dumoulin, éditeur, 13, Quai des Augustins, 1870.

Ces deux auteurs établissent bien l'identification de saint Firmin et de saint Frémis, ce qui était oublié à Marchais-en-Brie. Il appartenait à la *Société Historique* de Château-Thierry de mettre en lumière cette identité.

M. Salmon n'a rien laissé à dire sur saint Firmin, martyr, et l'érudit abbé Corblet, d'Amiens, qui présida chez nous le congrès historique de Laon, prouve d'une façon ample et solide que notre pays fut évangélisé directement par les disciples et les envoyés de l'apôtre saint Pierre, et que l'apostatolat de saint Firmin se rattache à cette période primitive.



Le nom de saint Firmin vient de son père, Firmus, noble habitant de Pampelune en Espagne. Celui-ci fut converti par saint Honeste, disciple de saint Saturnin, cet asiatique compagnon de saint Pierre qui l'avait emmené à Rome, vers l'an 43, et qui l'envoya ensuite à Toulouse. De là saint Saturnin se rendit à Nîmes où il fit d'Honeste un apôtre qu'il dirigea sur l'Espagne.

Honeste étant allé à Pampelune y fit venir saint Saturnin qui acheva les conversions commencées. Honeste ensuite y baptisa Firmin, âgé de dix-sept ans, dirigea son éducation et le fit consacrer évêque par saint Honorat, qui à son tour évangélisait Toulouse. Saint Firmin fut un évêque régional, c'est-à-dire missionnaire. Il exerça d'abord son apostolat à Pampelune, sa ville natale.

A l'âge de trente et un ans, il vint prêcher la foi chrétienne dans les Gaules. Il s'arrêta à Agen pour quelques jours, prêtant le concours de son zèle à un prêtre nommé Eustape.

Pénétrant ensuite dans le pays des Arvernes, il amène à la foi chrétienne la majeure partie des habitants. Il traverse la Loire et reste quinze mois dans l'Anjou, retenu par Auxilius, évêque d'Angers.

Les traditions locales signalent son séjour en divers points de

la Normandie : il aurait été mis en prison à la métairie du Doub, paroisse aujourd'hui de Saint-Martin-Saint-Firmin (Eure). Il baptise les habitants de Sommesnil dans le pays de Caux.

Il se rend à Beauvais pour soutenir les chrétiens en butte à la persécution. Là, il est battu de verges, chargé de chaînes et retenu en prison par deux gouverneurs successifs dont la mort funeste le délivre.

Il est probable qu'il aura établi la foi chrétienne dans une partie du Beauvoisis à en juger par les églises qui portent son nom ou qui lui rendent un culte immémorial.

Saint Firmin entra à Amiens le dix octobre. Il convertit d'abord trois mille personnes, entre-autres plusieurs importants personnages et leurs familles.

Il guérissait les muets et les fiévreux, les lépreux et les paralytiques. Il guérit un jeune homme appelé Castus qui avait un œil crevé. Après avoir enseigné l'évangile à Amiens, il se répandit aux environs : Picquigny, Vignacourt, Boves, conservent le souvenir de sa présence. Il va jusqu'à Boulogne-sur-Mer, Théroüanne, Montreuil-sur-Mer, et parcourt une partie du Ponthieu.

Revenu à Amiens, il vit arriver deux gouverneurs, — peut-être deux simples licteurs, — Longulus et Sébastien qui résidaient à Trèves, commissaires venus exprès pour s'opposer à l'Évangile. Auxilius, curial et prêtre du temple de Jupiter et de Mercure, se fit l'accusateur de Saint-Firmin. L'évêque fut emprisonné ; les Amiénois réclamèrent sa mise en liberté à cause de ses éclatants bienfaits, mais Sébastien le fit arrêter de nouveau et décapiter en secret dans le cachot, le 25 septembre, durant les premières années du II^e siècle, sous le règne de Trajan. On célèbre en ce jour la fête de la Décollation de Saint Firmin.

Le sénateur Faustinien l'inhuma dans sa sépulture de famille, près de sa métairie d'Abladène, aujourd'hui l'église de Notre-Dame-de-Saint-Acheul qui fut érigée par saint Firmin-le-Confesseur sur le tombeau du martyr, vers la fin du IV^e siècle.

Saint Firmin dut être honoré par les chrétiens d'Amiens, l'ancienne Samarobrive, aussitôt après sa glorieuse mort.

Son culte se répandit dans les pays voisins jusqu'en Angleterre.

Dans le diocèse de Laon, un faubourg de La Fère où la foire a lieu encore le 25 septembre, porte le nom de Saint Firmin, et l'église de La Fère a l'avantage de posséder de ses reliques.

III

Quel est le rapport de cette histoire de saint Firmin avec le culte de la fontaine saint Frémis à Marchais-en-Brie ?

De quelle importance est ce nom donné à une fontaine pour l'histoire du pays ?

Il y a ici deux points historiques à considérer : le culte de saint Frémis ou Firmin et le culte de la fontaine.

La chapelle saint Frémis dans l'église de Marchais-en-Brie révèle l'existence d'un pèlerinage comme il y en avait tant au Moyen-Age.

A cette époque, on avait recours à saint Firmin contre l'érysipèle et le scorbut. Dans les églises de Normandie, comme à Marchais-en-Brie, on l'invoquait contre les tremblements. A Saint-Pierre-du-Chastel (Eure), contre les picotements désignés sous le nom de fourmillières. Voilà bien encore l'adaptation du nom. A Tu ly (Somme), on l'invoque pour se préserver des clous ; à Corneilles (Eure), pour faire marcher les enfants.

A Haisnes, près La Bassée (Nord), une relique de saint Firmin a donné lieu à un pèlerinage très fréquenté pour les maladies de la peau et où il s'est opéré d'éclatants miracles constatés authentiquement.

Qu'on explique comme l'on voudra ces guérisons qu'on ne peut nier toutes, cette croyance à la puissance surnaturelle

d'un homme mort depuis si longtemps, croyance et confiance qui persistent aujourd'hui encore malgré l'ignorance religieuse actuelle, malgré l'affaiblissement de la foi chrétienne chez le peuple, cette croyance est une tradition et un trait caractéristique de mœurs qui méritent d'être fixés comme histoire locale.

Qu'on ait la foi ou non, il ne serait pas humain d'enlever cette dernière espérance aux malheureux qui la conservent dans leurs souffrances irremédiables. Nous avons observé dans notre ministère que les incurables qui demandent aux saints leur guérison physique, s'ils ne l'obtiennent pas, reçoivent la grâce de la patience et de la résignation et finissent par revenir à la foi simple, sincère, spirituelle. La prière obtient son effet et un effet d'un ordre supérieur.

Cela vaut la peine d'authentifier le souvenir de la dévotion à saint Frémis dans l'église de Marchais-en-Brie. Cette église semble un monument de la piété des fils de saint Jean de Montmirail. On peut conjecturer que des reliques de saint Frémis furent placées par eux dans la chapelle de ce nom lors de la consécration.

Mais cette fontaine de saint Frémis, qu'est-elle ? Un souvenir aussi comme la chapelle, un monument historique plus ancien encore, car les fontaines des saints nous reportent au temps de l'évangélisation première.



D'abord disons que le nom de saint Firmin a été donné à une rivière qui prend sa source au nord de Roye et qui s'appelle la rivière de saint Firmin. On rencontre en maints endroits des fontaines dénommées sous le même vocable.

A Pampelune, on vénère près de l'église Saint-Saturnin le puits dont les eaux ont servi à l'apôtre de Toulouse pour baptiser les premiers fidèles de la Navarre et par conséquent les parents de saint Firmin.

A Sommesnil (Seine-Inférieure), une fontaine dite de Saint-Firmin aurait servi à notre saint pour le même usage.

Il existe des fontaines de ce nom à Saint-Firmin, près de Chantilly, et à Bourges.

A Morbecque (Nord), on donne le nom d'Ecuelle de saint Firmin à une source où il se serait fréquemment désaltéré. On boit de son eau pour se préserver de la fièvre, des crampes et des rhumatismes.

Il y avait jadis une source dans une cave de la place Saint-Firmin, place d'Amiens où s'élevait une église du saint. C'est dans cette cave qu'il eut la tête tranchée.

Ainsi la fontaine de saint Frémis à Marchais-en Brie n'est pas un fait isolé.

A Gercy, dans la Thiérache, M. le Chanoine Palant a relevé sur le socle d'une croix disparue le nom de saint Firmin ; cette croix était élevée près d'un étang, et une ferme voisine s'appelle le Bâty, — endroit sans doute où l'on avait baptisé.

Nous voyons que ces fontaines sur les points les plus opposés de la Gaule indiquent le passage du saint évêque et se rapportent à l'origine même du christianisme parmi nous. Ne sommes-nous pas en droit de conclure par analogie avec d'autres localités que la fontaine saint Frémis de Marchais-en Brie indiquerait que saint Firmin dans ses courses apostoliques s'est arrêté là ?

Donc, première hypothèse, saint Firmin a pu voyager dans la Brie aussi bien que dans le Beauvoisis et le Ponthieu. Il a pu baptiser, faire quelque miracle à cette fontaine ou simplement y boire ; hypothèse très vraisemblable, car les populations ont conservé généralement le souvenir de leurs premiers apôtres.

C'est ainsi que M. Dideron et M. Lecoy de la Marche ont rétabli les itinéraires de saint Martin. Avec les églises bâties en l'honneur des premiers semeurs de l'Évangile, avec les noms donnés aux croix et aux fontaines, on a pu reconstituer les « *viæ sanctorum* », les voyages et les missions des saints

qui ont implanté le christianisme dans nos contrées en dépit des décrets et des préfets.

D'ailleurs pour la Brie et pour le diocèse de Châlons, d'autres indications existent au sujet de saint Firmin.

A Saint-Prix, entre Montmirail et Sézanne, malgré le nom de l'évêque martyr mérovingien donné à cette localité, saint Firmin demeure le patron.

Il est patron également d'un certain nombre d'autres églises dans le diocèse de Châlons ; ce qui a fait rétablir tout récemment l'office de saint Firmin pour tout le diocèse où on l'avait supprimé hâtivement lors de la restauration de la liturgie romaine.



Une autre hypothèse : Saint Martin étant passé à Marchais-en-Brie entre Montmirail et Viels-Maisons dont il est aussi patron, ne serait-ce pas lui qui aurait établi le culte de saint Firmin, évêque martyr d'Amiens où le soldat romain prit la résolution de se faire baptiser, après la vision dont fut récompensé le partage de son manteau en faveur d'un estropié rencontré nu sur la neige. Saint Martin voyageait entre 374 et 397, il a pu faire à cette fontaine quelque miracle en invoquant l'évêque martyrisé à Amiens.

De même saint Martin a pu consacrer une chapelle en l'honneur de saint Firmin et ainsi expliquerait-on l'association de son nom et de celui du martyr amiénois.

La première hypothèse, celle du passage de saint Firmin lui-même, nous paraît plus vraisemblable. Saint Martin a dû rechercher les traces de saint Firmin et s'arrêter de préférence où son souvenir était conservé ; le baptistère d'Amiens et le tombeau de son premier apôtre, les vestiges de ses pérégrinations et la mémoire de ses travaux devaient se confondre dans une même vénération chez le grand thaumaturge qui continuait l'œuvre ébauchée par saint Firmin deux cents ans auparavant.

Lors donc que saint Martin vint à Marchais-en-Brie vers la fin du iv^e siècle, il dut s'arrêter au cimetière qui comme partout ailleurs dans la Gaule était le centre du culte. Sur le versant nord, la fontaine Saint-Martin, simple fosse qui au milieu des bois d'alors devait être habituellement remplie, indique l'endroit où il baptisa, endroit plus écarté que la source Saint-Frémis. Il peut se faire qu'il ait lui-même provoqué l'édification d'une chapelle à saint Frémis sur le cimetière, mais la renommée de l'évêque de Tours était si grande que son nom fut donné à l'église qui s'éleva quand toute la population fut devenue chrétienne.

Plusieurs noms de localités aux environs indiquent des lieux de réunion pour les premiers chrétiens avant la diffusion générale de la foi : La Chaise — (*Chiésa, Casa Dei*, la Maison par excellence) — La Celle (*Cella, sacellum*) ; les érudits admettent que ces noms désignent invariablement des endroits consacrés au culte chrétien dès les premiers siècles ; ce qui confirme l'hypothèse du passage de saint Firmin. Il y a eu des chrétiens dans le voisinage en des temps où ils devaient encore se cacher, or nous trouvons le nom d'un apôtre du II^e siècle à Marchais-en-Brie, il est raisonnable de lui attribuer les commencements du christianisme dans la région. Notre préférence est donc pour la supposition que la fontaine Saint-Frémis a reçu son nom du souvenir personnel laissé en cet endroit par saint Firmin.

IV

L'origine du culte des fontaines sacrées pour un certain nombre d'entre elles, peut ne pas remonter au-delà des premiers baptêmes conférés dans une localité. Mais il est admis que ce culte en général existait partout chez les peuples celtiques, il faisait partie de la religion « noachique » primitive.

Dans cette religion des tribus pastorales qui les premières poussèrent leurs troupeaux dans nos vallées, nous trouvons : les *hauts-lieux* qui rappelaient le mont Ararat, les *pierres* élevées comme autels ou souvenirs sur la croupe d'un mont et sur des sépultures ; en bas une rivière ou un lac, ou une *fontaine* à mi-côte qui représentait le déluge où le monde avait été purifié ; enfin les *sacrifices* sur les hauteurs attestés par des instruments tranchants en pierre. Ils sont brisés ordinairement en signe de paix ou de renoncement.

On a recueilli bon nombre de ces armes autour des fontaines de Marchais-en-Brie : sur le chemin de Pomesson, près de la Fontaine Saint-Martin, à La Chaise ; à La Motte surtout qui forme le point culminant dans un conduit ou « Teu » semblable à celui de la fontaine Saint-Frémis on a trouvé deux hachettes en silex poli ; une hachette en jadéite a été ramassée près de l'église.

La population de la Gaule, même encore au iv^e siècle, était fort clairsemée, mais Marchais-en-Brie est l'une des stations les plus anciennement habitées à en juger par les pierres grossièrement taillées qui s'y rencontrent, il n'est pas étonnant d'y trouver une fontaine sacrée ; la fontaine Saint-Frémis a pu faire partie du culte celtique ou même préhistorique. On peut préjuger de cette origine quand il se mêle de vaines observances à la légende ou à la prière ; à Marchais-en-Brie, il n'y a pas de légende, et certaines pratiques vaines peuvent avoir été importées d'ailleurs ; la superstition consisterait à croire que l'eau a par elle-même une vertu curative.

Des conciles ont essayé d'abolir le culte des fontaines, les évêques du iv^e au vii^e siècle formés dans les monastères y voyaient un reste du paganisme ; ils luttèrent en vain. Cette religion ancrée dans les habitudes du peuple fut ramenée à des limites orthodoxes et à sa véritable signification par nos premiers missionnaires. Ils ont fait de ces fontaines vénérées leurs baptistères ou bien y ont puisé l'eau pour le baptême. Ils leur ont donné le nom de saint Jean-Baptiste pour enseigner la rémission des péchés par le sacrement de l'eau.

comme à La Chapelle-Monthodon, le nom de saint Pierre comme à Mont Saint-Père, à Oulchy-la-Ville, à Fontaine Uterte, etc., pour contrebalancer et abolir le culte des pierres, mais surtout le nom des patrons choisis pour les églises qu'ils élevaient à côté. Chez nous saint Martin, saint Médard, saint Remi et surtout les missionnaires irlandais ont accompli cette transformation religieuse ; ces fontaines sont devenues vénérables à cause des prières des saints qui s'y sont arrêtés.

Restait aux prêtres qui catéchisaient le peuple à dire que ce n'est pas l'eau qui guérit, mais la foi et la confiance, la prière et le recours à Dieu qui peuvent obtenir des miracles comme au temps d'Elie, d'Elisée et des Apôtres, et les foules d'elles-mêmes redirent : « Comme au temps des saints qui nous ont engendrés à Jésus-Christ ! »

Il y a une raison plus profonde à cette persistance du culte des fontaines sous le vocable d'un saint. C'est que réduite à un mémorial du Déluge, à un signe extérieur de la foi dans la rémission du péché qui est la cause des souffrances humaines, ce culte n'était pas superstitieux en lui-même. Les prédicateurs de l'Évangile se sont servis des dogmes principaux de la religion primitive pour y greffer le christianisme, ils se sont servis des rites extérieurs qui étaient la figure des sacrements à venir, comme d'un prologue et d'une base à compléter.

C'est une erreur du Jansénisme de prononcer la damnation en masse des peuples avant Jésus-Christ ; il suffisait d'un signe extérieur de foi pour effacer le péché originel et ce signe a pu être l'aspersion de l'eau ou l'immersion, suivant une coutume traditionnelle.

Depuis la venue de notre saint Rédempteur, le Baptême a consacré le sacramental de l'eau. N'est-ce pas un dicton populaire dans la Brie que « le Baptême nous distingue des animaux ? » Quoi de plus naturel chez les chrétiens d'attester leur foi à la toute puissance divine en se servant de l'eau comme symboie extérieur joint à la prière qui obtient les grâces pour l'âme et les bénédictions pour le corps ?

La Divine Bonté ne nous communique-t-elle pas une foule d'avantages naturels par l'eau ?

En souvenir des eaux primitives d'où le monde est sorti, en souvenir de notre régénération par la foi au Christ, l'Eglise ne place t-elle pas son eau bénite à l'entrée de ses temples, au chevet des malades et des moribonds, sur le cercueil et près de la fosse où nous la répandons avec nos larmes !

Lorsqu'il s'agit de nos fontaines sacrées connues et vénérées par la tradition locale sous le nom d'un saint, la poésie et le sentiment religieux se réunissent au culte du passé pour nous imposer un respect que la plaisanterie froide et aristocratique du XVIII^e siècle a eu le tort de vouloir détruire. Il est du devoir des prêtres de maintenir ce respect et au besoin de rétablir cette vénération. Il est digne de ceux qui ont à cœur la conservation des souvenirs historiques de traiter avec égards l'instinct populaire qui pousse les malades et les infirmes à ces fontaines que consacrèrent les patriarches de nos ancêtres et les éducateurs chrétiens de la France à ses origines.



Comme conclusion, qu'on nous permette de dire que nos recherches sur la fontaine Saint-Frémis nous ont été suggérées par la connaissance, l'observation et l'étude de plus de quarante sources du même genre qui coulent dans les vallées de notre département. Ce n'est donc pas un fait isolé, mais un trait oublié qui se rattache à un ensemble d'antiques traditions.

Comme caractère général, la fontaine de Marchais-en-Brie est un monument de la religion primitive des habitants de notre pays.

Comme importance spéciale, son nom de saint Frémis rappelle la première prédication de l'Évangile dans les Gaules.

Par esprit de religion, de culte envers le passé, et de patrio-

tisme local, nous émettons le vœu qu'un monument s'élève sur chaque fontaine qui fut dans les siècles antérieurs l'objet de la vénération et de la confiance du peuple.



C'est un peu au-dessous de la fontaine Saint-Frémis que s'arrêta l'assaut donné aux haies de Marchais-en-Brie à la fin de la bataille de Montmirail. C'est de ce côté en effet que se retirèrent les Russes refoulés à la baïonnette, depuis la Croix des Grand'Fosses et la Cour d'Airain, par le chemin de Pomeson jusqu'à la dernière maison du côté de la vallée. Ils échappèrent ensuite en revenant du côté du bois de Courmont, sur La Chaise et Les Greneaux vers Château-Thierry.

Rien que pour s'être trouvée le point « terminus » de cet assaut héroïque qui fut dans ses détails un drame formidable, la fontaine Saint-Frémis mérite d'être notée, visitée et marquée d'un souvenir commémoratif.



Sur ce champ terrible, quel enseignement dans le contraste qu'offre la conquête pacifique opérée par nos saints ! Les fontaines de saint Frémis et de saint Martin, les voies qu'ils ont suivies, l'église de Marchais-en-Brie bâtie par les fils de saint Jean de Montmirail au XIII^e siècle, restaurée au XIV^e et au XV^e, visitée par saint Vincent de Paul qui y prêcha en 1620, sont des monuments d'un passé qui eut son idéal, sa grandeur et son progrès moral sur les âges précédents.

Dieu veuille que ce passé soit mieux connu et qu'une lumière ardente et luisante, selon l'expression de l'Évangile, vienne réconcilier les cœurs des enfants aux âmes de leurs pères ! (1)

RASSET,
Curé de Marchais-en-Brie.

(1) Luc, chap. I.